

«Le Net, comme le train et le télégraphe»

03 MAI 2000

Libération

Pour Albert Bressand, directeur de l'institut Prométhée, une révolution commence.

Après Manuel Castells (sociologue), Eric Brousseau (économiste), Dan Sperber (philosophe) Kevin Hassett, (professeur à l'American Enterprise Institute) et Bernard Maitre (directeur associé au fonds de capital-risque Galileo), voici le sixième volet de notre série (1) consacrée à la nouvelle économie avec Albert Bressand, directeur de l'institut de prospective Prométhée, l'un des rares chercheurs à avoir vu venir, dès 1985, les bouleversements de la société de l'information (2). Prométhée vient de publier un livre d'entretiens sur l'évolution du monde avec des experts, des décideurs politiques mais aussi des artistes contemporains (3).

Les soubresauts boursiers sur les marchés des nouvelles technologies ne sont-ils qu'un accident de parcours de la nouvelle économie?

Cette fébrilité des marchés est le symptôme de deux phénomènes profonds: la transformation de l'économie et l'apprentissage d'un nouvel ensemble de comportements qui permettent une relation au marché et à l'argent différente. Différente parce que la relation au temps a évolué. Derrière son ordinateur, en temps réel, on peut aujourd'hui accéder au plancher de la Bourse presque comme les professionnels. Les gens – les jeunes notamment – ont alors le sentiment trompeur qu'ils voient tout et maîtrisent tout. Les soubresauts du Nasdaq leur apprennent que ce n'est pas si simple, que la Bourse n'est pas un jeu vidéo. Mais il n'y a pas à s'alarmer: la volatilité devient une composante du paysage. Or, on survit très bien aux mouvements du marché. On apprend à vivre plus vite.

N'y a-t-il pas une sorte de mystique autour de la nouvelle économie?

Sans doute. Les excès de ferveur s'inscrivent aussi dans ce processus d'apprentissage. On prend conscience de l'ampleur d'un phénomène qui a commencé il y a presque vingt ans déjà, mais qui était jusque-là moins visible:

la transformation de l'économie et de la société autour des réseaux. On pouvait déjà repérer une vague profonde de transformations autour des microprocesseurs, des micro-ordinateurs, des réseaux d'échange de données. L'Internet, accessible au public depuis 1992, a permis de rendre manifeste l'ampleur de la transformation. Aujourd'hui, nous vivons un phénomène de «rattrapage».

Le terme de «nouvelle économie» est-il approprié?

Non, car il laisse entendre qu'il y aurait deux économies séparées de façon étanche. Nasdaq versus Dow Jones, jeunes pousses versus vieilles entreprises. En réalité, c'est toute l'économie qui change. Les règles du jeu aussi. Prenez la valorisation en Bourse des sociétés: aujourd'hui, on prend en compte le nombre d'abonnés, de clients, de connexions: on a l'intuition que c'est autour de la notion de «relations» que l'on créera demain de la valeur. Nous sommes en effet en train de passer d'une économie tournée autour du produit (transformation de la matière, détermination d'une quantité de produits à mettre sur le marché...) à une économie tournée autour de la «relation» (avec les clients, les fournisseurs, les partenaires...). Les coproductions se multiplient. Le service n'est plus

une affaire d'intendance, mais il est au contraire une partie pilote de l'activité. Les filières de production classique, avec un amont et un aval, disparaissent au profit d'un réseau de réseaux dans lequel chacun doit repenser son identité. De ce point de vue les Français ont eu tort de dire au sommet de Lisbonne qu'il n'y avait pas de lien entre la société du savoir et la déréglementation du secteur énergie: EDF peut rendre un service plus important en prenant en compte toutes les potentialités des réseaux

«Le terme "nouvelle économie" est inapproprié: il laisse entendre qu'il y aurait deux économies séparées de façon étanche.»

qui la relie à des dizaines de millions de foyers ou d'entreprises.

Vit-on le début ou la fin de la révolution technologique en cours?

Si l'on fait un parallèle avec la première révolution industrielle, on doit en être aujourd'hui à la fin du premier tiers. On peut reprendre les quatre phases décrites par Chandler dans *The Visible Hand* (4): la phase des découvertes; la transformation de la distribution et de la finance; la modification profonde de la production; la mutation de la société. Ces quatre phases se succèdent en se chevauchant. Il y a d'abord l'étape technolo-

gique, celle des découvertes. Lors de la première révolution industrielle, c'était le train et le télégraphe. Dans la révolution actuelle, cette étape correspond au boom de la Silicon Valley dans les années 1970 et au début des années 1980. Le tournant est pris en 1984: c'est où la Bourse de Londres oppose le réseau électronique sans frontière SEAQ au plancher des Bourses traditionnelles et l'année où le monopole des télécoms ATT est démantelé. On se rend compte alors que les découvertes des années 70 ne sont pas des gadgets, mais conduisent à une nouvelle façon de faire fonctionner l'économie et la société. C'est aussi le moment où Apple défie IBM au nom d'un nouveau type d'entreprise.

Nous sommes dans la deuxième phase?

Oui. On vit depuis plus de dix ans un bouleversement de la distribution et de la finance. Le train et le télégraphe avaient, eux aussi, commencé par transformer ces deux secteurs avec les premiers grands magasins et la naissance des marchés à terme vers 1850. Ce que nous vivons aujourd'hui est du même ordre. La banque est bouleversée par l'interactivité. La distribution est au centre de nouveaux rapports de force à l'avantage du client et des intermédiaires les plus proches de lui. Chaque produit est code-barrisé, chaque client est individua-

lisé; on leur associe une image électronique, qui permet de restructurer l'ensemble du processus productif autour de cette connaissance fine de besoins et de comportements. Ces transformations ont débuté il y a une quinzaine d'années dans de nombreux secteurs. Elles ont formé longtemps un archipel, que l'Internet a permis d'unifier et de rendre visible.

Est-ce le début de la troisième phase: le changement de l'organisation de la production?

Oui. L'entreprise va s'organiser en réseau. Jusque-là elle se définissait par un pays, un secteur, une firme: U.S. Steel Company, Compagnie lyonnaise des eaux, etc. Aujourd'hui, c'est un lacis de relations et de partenariats. Un système qui laisse plus de place à la «flexibilité», un mot qui n'est pas politiquement correct, mais qui décrit bien cette capacité à faire évoluer un système ouvert. Mais le modèle d'entreprise qui est en train de naître est encore très loin d'avoir trouvé sa nouvelle cohérence.

Reste la quatrième étape: la société.

La première révolution industrielle a débouché sur les syndicats, le droit du travail, l'Etat protecteur et le système de Sécurité sociale: des institutions collectives essentielles bien adaptées au système productif alors émergent. Il est évident que les changements en cours aujourd'hui déboucheront eux aussi sur des systèmes sociaux d'une même importance. Pour l'instant, on est à la recherche de nouvelles institutions. C'est un chantier de 30 ou 40 ans. Toute transformation profonde (de l'éducation, du système de retraite, de la relation à la santé...) prend en effet plusieurs dizaines d'années, le temps qu'une nouvelle génération s'approprie ces changements.

La précarité, les inégalités, l'exclusion augmentent. Le monde ne sera-t-il pas pire qu'aujourd'hui?

Il peut être meilleur. Un monde fondé sur la relation, c'est en effet un monde fondé sur l'accès à l'autre et rien ne nous interdit de réexprimer nos valeurs culturelles, sociales et politiques. L'organisation de la société en réseaux rend moins utiles les bureaucraties, elle conduit à la «dispartition» des intermédiaires privilégiés. Et pour chacun, l'éventail des choix augmentera. Restera ensuite à réussir sa vie ●

Recueilli par PASCAL RICHE

(1) Articles accessibles sur Liberation.com

(2) Il a écrit avec Catherine Distler: *Le Prochain monde: Réseauxpolis* (Le Seuil, 1985) et *La Planète relationnelle* (Flammarion 1995).

(3) *In the Company of Visions* (Prométhée 2000, thinknet@prometheengn.fr)

(4) Alfred D. Chandler, *la Main visible des managers: une analyse historique* (Economica 1988).